

ÉLODIE  
LLORCA

---

# Invasions domestiques

---



**Rivages**



Thomas Thomassin, téléopérateur pour une société d'assurance, s'est récemment séparé de sa femme. Il mène une vie terne et solitaire jusqu'à sa rencontre avec Joël, un plombier déluré et intrusif.

L'artisan envahit bientôt son espace et s'immisce dans son quotidien. Il n'épargne pas sa relation avec l'énigmatique Kim-Ly, égyptienne dont le visage recouvre les compositions artistiques de Thomas, passionné de collage.

Des raisons mystérieuses poussent Joël à veiller sur son hôte. Mais à quelles fins ?

Élodie Llorca est rédactrice et scénariste. Son premier roman, *La correction* (Rivages, 2016), a reçu le prix Stanislas. *Invasions domestiques* est son quatrième ouvrage.

## Du même auteur

*La Correction*, Rivages, 2016.

*Grand bassin*, Rivages, 2018.

*Les mauvaises graines*, Thierry Magnier, 2020.

Élodie Llorca

**INVASIONS  
DOMESTIQUES**

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : Photo : © Ula&Merve/Stocksy/dobe Stock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5679-9

*« Je veux peindre le bouquet du  
côté où il est défait. »*

Auguste RENOIR





# 1

L'homme s'est présenté à mon domicile avec une heure d'avance.

La veille, j'avais laissé sur son répondeur un message expliquant ma situation. J'avoue avoir été surpris qu'il me recontacte, passé minuit, jour de Toussaint.

Son numéro figurait dans la pochette posée à plat contre le téléviseur. J'avais cette manie d'y conserver ces cartes de visite que l'on trouve invariablement glissées sous sa porte ou la tuyauterie du palier.

*SOS plombier-Joël*

*7 j/7*

*24 h/24*

En triant cette paperasserie, je constatai la profusion d'inutilités emmagasinées par mes soins.

J'appelai ce soir-là une dizaine de plombiers, m'appliquant à décrire le problème. Les canalisations (celles de la cuisine et celles des sanitaires) fuyaient : voilà à quoi se résumait l'affaire. Bien entendu, j'avais coupé l'eau, fait des garrots pour colmater les fuites, mais, étant béotien en la matière, j'espérais un

dépannage. Je conclus ce monologue sur répondeur en priant de m'excuser pour cet appel émis la veille d'un jour férié, mais, que voulez-vous, l'incident n'était-il pas la preuve que les problèmes surgissaient toujours au pire moment de l'existence ?

Personne ne daignait me rappeler. Je m'étais servi un verre, puis quatre. Cyril Hanouna riait en replay lorsque la sonnerie du téléphone me sortit de ma torpeur. Il était minuit vingt. À l'autre bout du fil, l'homme avait un ton badin.

– Impossible de laisser un client dans le pétrin le dimanche de tous les Saints, a-t-il lâché avant de m'inviter à monter sur un escabeau pour y vérifier une cotation.

Les indications fournies, nous sommes convenus qu'il passerait le lendemain matin, à huit heures précises.

À sept heures cinq, il a sonné. Je suis venu glisser un œil dans le judas. Une personne de grande taille, rondouillarde et armée d'une caisse à outils, était campée sur mon paillason.

Alors que je venais de m'excuser de l'accueillir en caleçon, l'homme a filé au salon pour y installer bruyamment ses instruments. Son regard s'est attardé sur les prospectus étalés sur la table.

– C'est au cas où ? a-t-il demandé, le doigt pointé sur la carte d'un concurrent.

– Au cas où quoi ?

– Au cas où je ne conviendrais pas.

Entre nous, un silence sec.

Je l'invitai à me suivre. Instinctivement, je fermai la porte de l'annexe pour que ne vienne pas à l'esprit de celui qui me talonnait l'idée de s'y introduire. Je le laissai se glisser dans les toilettes, puis approchai l'escabeau. Tout autour du tuyau était enroulée une bande de pansement tissé que j'avais extraite de la boîte à pharmacie la veille, comme s'il avait été question de soigner un poignet cassé. Nous sommes restés de longues minutes à observer la débâcle.

– C'est moi qui ai fait ça, ai-je signalé au bout d'un moment.

– C'est vous qui l'avez cassé ?

Sans un mot, j'ai rejoint la cuisine.

À en juger par la mécanique sonore mise en place, j'en déduisis que mon homme revenait constamment à la salle à manger (pour prendre une lime par exemple ou du ruban d'étanchéité) au lieu de déplacer sa caisse à outils près de la zone de réparation, comme quiconque de sensé l'aurait fait. Le grincement répété des marches en aluminium de mon escabeau indiquait une pratique dénuée de délicatesse, amplifiée par les coups secs d'un marteau, que rejoignit bientôt le son régulier d'une scie à métaux. En ce dimanche 1<sup>er</sup> novembre, sept heures passées du matin, un voisin viendrait peut-être frapper à ma porte pour se plaindre du tapage, cette pensée me troubla tandis que la cafetière se mettait à crachoter.

Je venais d'enfiler un pantalon quand le plombier déboula dans le salon. De petites plaques rouges lui piquetaient les ailes du nez – preuves qu'il devait être sujet à de la rosacée. Médusé, je le regardai porter

la tasse de café à ses lèvres et laper à petites gorgées comme aurait pu le faire un animal. Il pointa grossièrement son pouce vers le haut.

– J’adore le café brésilien ! s’exclama-t-il avant de s’engager tout à trac vers la cuisine.

Ce n’était pas du café brésilien mais un premier prix guatémaltèque acheté la semaine passée, je ne rectifiai rien, prenant le parti de le suivre. Avec une précaution soudaine, il déposa sa tasse dans l’évier puis parcourut du regard mon espace. Sans demander la permission, il approcha de la cafetière, la souleva pour y vérifier quelque chose, puis ouvrit les pots entourant ma gazinière – bocaux que je m’obstinais à remplir de produits glanés chez *Jardin vert* : grains de sésame, graines de chia et de lin, son d’avoine, thé en vrac ainsi que café. En proie à un sentiment trouble, je le laissai plonger le nez dans mes récipients, attraper mes noix qui atterrirent dans sa bouche. En le voyant tâter mes pommes, poires et navets, j’étais enfin prêt à intervenir lorsqu’il pivota sur lui-même pour me faire face.

– C’est le robinet. Problématique à ce stade.

D’un geste agacé, je l’engageai à affiner son diagnostic, mais il parut ne pas vouloir m’en confier davantage. Même en avoir trop dit.

Je rejoignis les sanitaires. Une cinquantaine de centimètres de béance séparait mon conduit. De retour au salon, je le trouvai rassemblant ses affaires.

– C’est complexe. Faut que je revienne. Je dois voir une petite mamie que j’ai dû décaler à cause de vous. Je repasse ensuite.

– Quand ?

Un sourire bienveillant aux lèvres, Joël m'adressa ces mots :

– Ne vous inquiétez pas, la tuyauterie c'est mon affaire.



Des gouttes claires tombaient à intervalle régulier. Bientôt, une flaque se formerait dans le couloir avant d'envahir l'intégralité de mon appartement. Je devais contacter quelqu'un d'autre.

Au salon, les cartelettes avaient disparu. J'en vins même à vérifier les ordures, c'était lui, forcément, pour m'empêcher de me tourner vers la concurrence. Décidé à me dépêtrer de cette affaire, je recomposai les numéros laissés sur l'historique de mon téléphone. Les messages que je laissai cette fois sur répondeur furent bien moins fair-play. Lorsque, par miracle, le dernier numéro sonna, mon espoir se raviva. À l'autre bout du fil, une voix nasillarde : Je suis encore chez la mamie, Thomassin, je vous l'ai dit, je viens après. Le visage rougeaud du type qui lapait dans ma tasse, dressait un pouce victorieux et m'appelait Thomassin me revint. Je raccrochai.

À vingt et une heures, une succession de coups brefs s'abattit sur ma porte. L'homme, un chalumeau sous le bras et sa boîte à outils toujours en main,

abandonna dans l'entrée son appareil à soudure, ses bouteilles d'oxygène et d'acétylène, puis prit la direction du salon. En un geste identique à celui du matin, il déposa sa caisse sur la table, mais en sortit cette fois du fil de soudure, un conduit en cuivre, un manomètre, un robinet, de la toile émeri, une lime, un briquet et une paire de gants en latex. Je me risquai à lui poser quelques questions, mais il ne daigna pas répondre, me plantant là pour rejoindre les toilettes.

Une vingtaine de minutes plus tard, je distinguai un bruit de gaz. Me hasardant dans le couloir, je l'y trouvai, perché et armé de son chalumeau. Lorsque l'activité cessa, je pus découvrir mon nouveau tuyau de cuivre. Un robinet de laiton y triomphait.

Lèvres pincées, le plombier me tendit la facture. La somme ne me parut pas exorbitante compte tenu de son intervention un jour férié. À la vue de mon portefeuille, l'homme eut un geste incongru. Un flottement dessinant une forme de huit.

– Vous me payerez quand le job sera fini.

Je le dévisageai.

– Vous m'avez dit que le tuyau de la cuisine fuyait aussi. Il faudra bien que je répare votre autre merde.

Sa paluche se posa sur moi.

– Ce n'est pas grave, Monsieur Thomassin, je viendrai demain pour en découdre avec votre problème. Vous savez, ce n'est pas dans la nature de Joël de laisser son client dans le pétrin.



Je dormis mal. Au petit matin, j'entrepris d'ôter l'autre pansement enroulé autour du robinet de la cuisine. Le nœud bien trop serré, ajouté à l'humidité du tissu, rendait le lien difficile à dénouer. J'optai pour les ciseaux, me blessai au doigt, mais parvins tout de même à dégager la bande. Il était sept heures vingt, j'espérais la venue rapide de Joël.

À dix heures, je m'embourbai. Pourquoi ne pas avoir fixé de rendez-vous ? Échauffé, je lui envoyai un message. N'obtenant pas de réponse dans l'heure, je vérifiai mes horaires chez Radiance. Travaillant de nuit cette semaine, je pouvais bien attendre.

À quatorze heures quarante-cinq, j'exposai sur son répondeur le fond de ma pensée. Ma tirade s'acheva par une menace : celle de ne pas payer la facture, et de faire appel à un autre prestataire. Sur ses entrefaites, je sortis.

Déambulant dans le quartier, je me rappelai combien j'avais pu visiter de logements avant d'acquérir le mien. C'était il y a huit ans, l'année de mon

embauche chez Radiance. De tous les appartements que l'agence m'avait présentés dans le quartier, aucun ne me plaisait. Au bout de quelques mois, je désespérais tellement que, lorsque je poussai la porte de ce lieu qui allait devenir mon futur chez-moi, j'en fus soulagé. Pour la première fois, un espace matérialisait ma vision du pied-à-terre urbain, donnant sur une rue tranquille, qui plus est à cinq cents mètres d'un jardin public. Ici, j'avais bon espoir d'être heureux.

Je le fus en effet jusqu'à ce que je rencontre Christelle. Mon appartement devint rapidement à ses yeux un enjeu stratégique. Une occasion d'agencer à sa façon ce qu'elle nommait *notre cocon douillet* et un objectif relativement clair pour elle de s'acclimater à *notre sweet neighborhood* avec ses librairies, ses vide-dressings et surtout le providentiel *Jardin Vert*, échoué comme une arche à trois cents mètres de notre petit deux-pièces. Chaque semaine, nous en revenions heureux et lestés de fruits secs et de graines en vrac. Je me laissais sagement modeler selon ce qu'elle estimait être le meilleur. Mes efforts furent cependant vains puisque Christelle a mis un terme à notre relation. Notre rupture est préférable pour nous deux, m'a-t-elle certifié, il y a six mois.

Au début de notre histoire, nous arpentions pourtant avec un certain bonheur les rues avoisinantes. Nous avons même entrepris d'y faire des footings, les dimanches matin, jusqu'à ce que ma paresse reprenne le dessus. Dans les premiers temps, Christelle envisageait de lâcher son studio pour s'installer chez moi,

tandis que je lui listais les avantages de continuer à camper d'un lieu à un autre. Elle ne comprenait pas la raison pour laquelle je ne la laissais pas profiter pleinement de mon appartement. Tu vis comme un célibataire, Thomas, me reprochait-elle, tout en m'amadouant avec des photos de lits, piochées sur le site de Roche Bobois. Je dormais déjà sur le canapé du salon, incapable d'investir cette deuxième pièce qui, à ses yeux, semblait tout à fait prévue pour faire office de chambre. Christelle sortait régulièrement le mètre pour s'imaginer faire entrer un couchage dans cet espace vierge. Malgré les rideaux qu'elle avait pendus aux fenêtres et son acharnement à m'y entraîner pour faire l'amour, je lui avais toujours opposé une fin de non-recevoir. C'est de cette manière que cette pièce sans fonction a fini, un beau jour, par devenir l'annexe.

Trois ans après mon installation, je me suis décidé. Dans ces quinze mètres carrés vacants, j'ai installé un plan de travail couché sur deux tréteaux, des piles de journaux ainsi que du matériel nécessaire à la découpe. Je me suis mis à la tâche immédiatement. Christelle avait l'interdiction d'entrer dans cette pièce, mais elle y a pénétré quand même, un matin. Je venais de sortir de la salle d'eau et je l'ai trouvée dans le couloir, les joues rosies. Tu pourrais exposer, Thomas, a-t-elle bafouillé pour calmer le jeu. L'idée qu'elle ait pu voler une partie de moi m'était intolérable. Je me cloîtrai dans ce réduit, absurdement. Christelle s'excusait à travers la porte. Mon comportement était une nouvelle fois excessif, ridicule, je le savais, mais, malgré tout, ma rancœur restait tenace. Cet abri était le mien,

et elle avait enfreint le peu de liberté qui me restait. Elle a alors tenté de reprendre la main. Cette femme brune, présente sur chacun de mes pans de collage, ne pouvait être que suspecte. Tu me trompes avec elle ? C'est une collègue ? a-t-elle demandé comme dans une mauvaise pièce de boulevard. Mon absence de réponse a sonné notre glas. J'avais un caractère obsessionnel, sans doute Christelle était-elle dans le vrai, mais pas plus qu'un autre, et pas plus qu'elle, qui traquait les perturbateurs endocriniens à n'en plus finir.

En son hommage, j'entrai chez *Jardin Vert*. J'arpentai consciencieusement chacune des allées, m'arrêtant à nos endroits clefs. Je lorgnai les compléments alimentaires et les graines en vrac. Mon panier se remplit harmonieusement.

En ressortant du magasin, j'aperçus, derrière la vitrine du café des Trois Bornes, Joël. Fulminant, j'entrai.

Bière en main, l'artisan servait un flot ininterrompu d'anecdotes, que les clients écoutaient avec un plaisir manifeste. Ma présence ne jugula aucunement sa logorrhée, l'amplifiant même puisque le débit de sa voix se fit de plus en plus vif. Je tentai de m'intéresser à ce qui l'animait. Il y était entre autres question de sonnettes cassées couinant une fois réparées et de portes montées à l'envers car à l'endroit elles ne fermaient pas. Peu à peu, à la faveur de ce ramassis, ma rage retomba comme un soufflé et un profond sentiment de bien-être m'envahit. Lorsque Joël posa les yeux sur moi, je me demandai ce que je faisais là. Face à lui, j'étais l'intrus.

Je rouvris les paupières, le plombier me giflait. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps, excusez-moi, j'ai fait un malaise, marmonnai-je en me redressant. Joël m'épongea le front avec un mouchoir dont la couleur jaunâtre me rappela celle de mon nouveau robinet. bercé par ses sourires, je fis risette à celui qui m'appelait son *vieux Thomas*. Ainsi connaissait-il également mon prénom. Mes affaires rassemblées, le plombier proposa de me reconduire. Sa poigne avait déjà saisi mon avant-bras et, comme deux bons copains, nous nous mîmes en route. Arrivés devant ma porte, je sentis sa main investir la poche de ma veste. D'un geste assuré, il introduisit ma clef dans la serrure, puis m'invita à entrer. J'allai me reposer sur le canapé, le laissant déballer mes courses. À aucun moment il ne s'enquit de savoir où je rangeais ceci ou cela. Je n'entendis de lui que des bruits efficaces et précis. Je m'assoupis.

Lorsque je m'éveillai, la nuit était tombée : j'allais être en retard à l'agence. En toute hâte, je me préparai un sandwich, une poignée de noix, un thermos de café et calai le tout dans mon sac. Ce n'est qu'au moment de franchir le seuil que je me rappelai l'existence de l'autre. Après un tour rapide de l'appartement, je constatai qu'il n'était plus là.